

A la Comédie, Shakespeare est un sport de combat

RAPHAËLE BOUCHET, Date: Vendredi, 02 décembre @ 00:00:00
Sujet Culture

GENÈVE - Maya Bösch monte un «Richard III» sportif qui délaisse le texte au profit du corps. Trop ambitieux?

L'heure est au stretching sur les planches de la Comédie. On s'étire, on court, on saute. Ça et là, les crinolines dissimulent à peine cuissettes et maillots. Lorsque les spectateurs prennent place dans les tribunes, l'équipe entraînée par Maya Bösch s'apprête à livrer un match étonnant, Hunger! Richard III. C'est qu'ici, le texte est un combat, et la scène, un mini-stade. Coup de sifflet musical. La partie commence. Très vite, le capitaine s'impose. C'est Richard III (Frédéric Jacot-Guillarmod), le duc de Gloucester dont le destin inspira Shakespeare à l'aube du XVIIe siècle. Tyrannique et san guinaire, Richard accumule les meurtres, familiaux de préférence. Frères, femmes, neveux...

Les adversaires sont terrassés à mesure qu'ils entravent son accession aux goals (comprendre: le trône). De dribbles odieux en tacles politiques, le futur roi court à la défaite, sur un terrain de jeu devenu champ de bataille.

L'entraîneure-metteuse en scène convoque foot, rugby, boxe et rituels dansés, comme celui des All Blacks avant un match. Le théâtre est un stade sans foi ni réelle loi, mais sa violence n'est pas dénuée d'humour, façon Quentin Tarantino: Bang Bang! (My Baby shot me down), fredonne-t-on, comme en ouverture de Kill Bill: vol. 1.

Et la fable?

Seulement voilà, Maya Bösch n'affectionne guère la narration, qui se réclame du théâtre dit «post-dramatique». Finie la trame linéaire, déjà célèbre et mille fois jouée. Maya Bösch préfère les indices, se soucie d'énonciation. Depuis qu'elle s'est installée à Genève, la jeune Zurichoise a d'ailleurs privilégié les textes fragmentaires où l'histoire, rejetée au second plan, laisse apparaître un «je» disloqué ou choral. Le Théâtre du Grütli, qu'elle codirigera l'an prochain avec Michèle Pralong, dramaturge de ce spectacle, deviendra bientôt ce «laboratoire» où l'on n'aura de cesse d'en découdre avec la représentation.

A la Comédie, donc, les corps supplantent le texte. Face public, les comédiens déclament, monotones. Le nom des personnages est imprimé sur leur t-shirt, histoire d'aider les spectateurs à se retrouver dans la généalogie compliquée des Tudor et Plantagenêt. L'astuce tombe à plat: le texte est vidé de son sens. Du coup, le public non averti se mord les doigts: il n'a pas (re)lu la pièce et n'entend goutte à ce galimatias. Alors, Bösch contre Shakespeare, match définitivement nul? Pas sûr.

Cheval et ballon de foot

Car, la fable oubliée, on se raccroche au très bel habillage scénographique, conçu par Thibault Vancraenenbroeck. En arrière-plan, un cheval mort qui, sanglé, s'élève bientôt dans le ciel du théâtre. On pense d'abord à la fameuse phrase «Mon royaume pour un cheval», prononcée par un monarque anéanti. Mais l'installation rappelle aussi une oeuvre de l'artiste Maurizio Cattelan, qui, se targuant de mêler humour et horreur, suspendait un cheval empaillé au plafond d'un musée de Turin (Novecento, 1997).

L'équipe sportive, elle, ignore tout à fait l'animal. Plus surprenant encore, elle n'interagit pas du tout avec l'énorme ballon suspendu au-dessus de la scène et qui s'en approche dangereusement. On pense à Disparates, de Boris Charmatz, montré l'an dernier à Genève. L'interprète dansait au côté d'une sculpture géante qui n'existait sur scène que pour elle-même.

Parce qu'elle interroge elle aussi la non-collaboration entre les arts; parce qu'elle érige la scène en «lieu frontière» entre danse, théâtre et arts plastiques, la pièce de Maya Bösch suscite finalement l'adhésion, même au terme de quatre heures longuettes.

La Comédie, 6 bd des Philosophes, Genève, jusqu'au 18 décembre. Rés: 022 320 50 01.

Cet article provient de Le Courrier

<http://www.lecourrier.ch/>

L'URL de cet article est :

<http://www.lecourrier.ch/modules.php?op=modload&name=NewsPaper&file=article&sid=40528>